

JOSÉ  
RIVERA

MARISOL  
LA TECTONIQUE  
DES NUAGES

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Famchon*

---

*éditions*  
**THEATRALES**

*Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la SACD*

**sacd**

*Société des Auteurs  
et Compositeurs Dramatiques*

Pour toute demande de représentation, veuillez contacter :  
Agence Marie-Cécile Renaud  
23, rue de Choiseul, 75002 PARIS

Remerciements à Luis Jimenez du Festival Don Quixote pour m'avoir fait  
connaître les textes. Isabelle Famchon



© José Rivera, Marisol (1991), Cloud Tectonics (1994)  
© 2001, Éditions THÉÂTRALES, pour la traduction française  
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-067-3

MARISOL

## PERSONNAGES

L'ANGE

MARISOL

L'HOMME AU CLUB DE GOLF

L'HOMME AU CORNET DE GLACE

LENNY

L'HOMME AU VISAGE BRÛLÉ

JUNE

LA FEMME À LA FOURRURE

L'ANNONCEUR DE RADIO

DES SANS-ABRI

*4 personnages pouvant être joués  
par le même acteur*

## ÉPOQUE

*Le présent.*

*New York City.*

# ACTE 1

## Scène 1

*New York City. Le présent.*

*Lumières sur un mur de briques occupant toute la largeur du plateau en fond de scène et aussi haut que possible. Les fenêtres dans le mur sont protégées par des grillages de sécurité. Celles des étages supérieurs sont condamnées par des planches clouées.*

*On peut lire ce poème-graffiti bombé à la peinture :*

La lune emporte au ciel les âmes des morts.  
Sombre et vide est la nouvelle lune.  
Chaque mois elle se gorge  
de nouvelles âmes radieuses,  
emportant vers Dieu son fardeau silencieux.  
RÉVEILLEZ-VOUS.

*Le «RÉVEILLEZ-VOUS» a l'air d'avoir été rajouté au poème par quelqu'un d'autre.*

*Devant le mur, une immense échelle descend de profil. Une jeune femme noire, l'ange gardien de Marisol est assise sur l'échelle.*

*L'ange porte des jeans déchirés, des sneakers et un tee-shirt noir. Des ailes argentées rudimentaires pendent au dos de son blouson de cuir noir incrusté de brillants. Même si elle irradie une chaleur et une lumière intenses, on la sent fatiguée et solitaire. Telle une guerrière urbaine, le soldat douloureux et exténué d'une cause perdue. Elle observe d'un air intensément préoccupé la scène au-dessous d'elle.*

*Suspendue en l'air, on peut voir une petite couronne d'or dans une boîte en verre transparent.*

*Lumières sur un compartiment de métro ; une banquette esquinée.*

*C'est tard dans la soirée ; tard dans l'hiver.*

*Marisol Perez, une séduisante portoricaine de vingt-six ans, est assise dans le compartiment de métro. Marisol a les cheveux noirs et des yeux sombres, profonds et intelligents. C'est une jeune cadre citadine : bien habillée, lisant le New York Times, qui retourne à son appartement du Bronx après une longue journée de travail à Manhattan. Elle porte de lourds vêtements d'hiver. Elle n'a pas du tout conscience d'être observée par un ange.*

UNE ANNONCE DU MÉTRO.— ... et une excellente soirée à toutes les demoiselles et les dames. Prochain arrêt et terminus : 180<sup>e</sup> Rue. Marchez d'un bon pas, prenez garde à vos objets de valeur, ne faites confiance à personne.

*L'Homme au club de golf entre dans le compartiment de métro. C'est un jeune homme blanc d'une vingtaine d'années, portant un tee-shirt noir immonde, des jeans déchirés et des chaussures en loques ; et dont les longs cheveux en broussaille tombent sur des yeux aux lueurs inquiétantes. Il est manifestement dérangé de la tête. L'Homme regarde Marisol et « braque » son club de golf comme une mitraille Uzi.*

*Marisol s'est apprise à ne pas manifester de peur ou de curiosité dans le métro. Elle se plonge plus profondément dans le journal. L'Homme parle à Marisol.*

L'HOMME AU CLUB DE GOLF.— C'est le choc qui m'a eu. Ça m'a fait un tel choc qu'autour de moi, je ne pouvais pas voir autre chose que de la souffrance : des petits éclats éblouissants de souffrance à cause de ce truc suffoquant que l'Ange venait de m'annoncer.

*Il attend une réaction de la part de Marisol, mais celle-ci s'interdit de le regarder.*

Faut comprendre, elle a toujours été là pour moi. Je pouvais compter sur elle vraiment. C'était mon petit ange du bon Dieu à moi perso ! Mon petit cadeau du bon Dieu à moi !

*Pas de réaction. Il fait un mouvement en direction de Marisol. Elle l'examine très rapidement du regard.*

MARISOL.— Ce n'est pas pour dire, mais vous vous mettez sous mon nez.

L'HOMME AU CLUB DE GOLF.— Mais hier soir, elle s'est ramenée sous le carton où j'crèche dans la 180<sup>e</sup> Rue dans le Bronx. J'étais endormi : la machine à gamberge au point mort quasi, sauf à part la pétoche

habituelle pour cause d'estomac vide, et le vent coulis qu'est un vrai problème, et comment, non mais bon sang de chiotte *comment* j'allais bien pouvoir remplacer ma carte Visa?

MARISOL.– Je n'ai pas d'argent.

*Marisol tente une échappée hors de portée de l'homme, s'efforçant de ne pas manifester de peur. Il la poursuit.*

L'HOMME AU CLUB DE GOLF.– Hier soir, elle a replié sous son blouson de cuir ses ailes d'ange chaudes et argentées et elle s'est glissée sous mon carton, même que l'air en était tout remué, et je me suis réveillé sous le choc, cette putain de nouvelle comme quoi elle allait me *quitter pour toujours...*

MARISOL.– (*commençant à flipper*) Pourquoi vous ne vous trouveriez pas un boulot, monsieur?!

L'HOMME AU CLUB DE GOLF.– *Mais vous ne voyez pas?* Une fois à Van Cortland Park, elle a empêché des skinheads nazis de me cramer! Vous pigez maintenant, jeune fille?! Je vis dans la rue, moi! Sans mon ange gardien, je suis plus que de la chair à pâté! De la *bouffe...* à servir comme *amusegueule* à toute cette jeunesse à Hitler avec ses bidons *d'essence...*

*L'Homme fond sur Marisol et lui arrache son journal. Elle s'est mise debout, prête au combat.*

MARISOL.– (*à Dieu*) D'accord, mon Dieu! Si vous pouviez le foudroyer sur place! Le virer de mes pattes instantanément!

L'HOMME AU CLUB DE GOLF.– (*sincèrement inquiet*) Ça, ça veut dire que vous non plus, vous n'avez aucune protection. Votre Ange gardien va vous abandonner, comme moi. Ça veut dire que, *d'ici quatre à cinq secondes*, je pourrais changer tout le cours de votre vie...

MARISOL.– (*à Dieu*) Le mettre en charpie! Le changer en sel!

L'HOMME AU CLUB DE GOLF.– (*calme, presque compatissant*) Je pourrais vous changer en quelqu'un comme moi. Je pourrais me démerder pour que chaque fois que vous vous regardez dans le miroir... chaque fois que vous rêvez... ou que vous fermez les yeux dans l'idée débile que fermer les yeux, c'est un bouclier contre les cauchemars... vous aurez l'impression d'être changée en moi.

*L'Homme fait un mouvement en direction de Marisol. L'Ange réagit. On*

# LA TECTONIQUE DES NUAGES

(Cloud Tectonics)



## PERSONNAGES

CELESTINA DEL SOL, *une vingtaine d'années*

ANÍBAL DE LA LUNA, *une trentaine d'années*

NELSON DE LA LUNA, *une vingtaine d'années*

## LIEU ET TEMPS

*Le prologue :*

Los Angeles. De nos jours. Nuit.

*La pièce :*

Idem. Plus tard cette nuit-là.

*L'épilogue :*

Idem. Quarante ans plus tard.

## Prologue

*Los Angeles. La nuit. Une scène vide avec un lit flottant, haut dans l'air, légèrement penché vers l'avant.*

*Une paroi de verre le long de laquelle coule de l'eau se dresse à l'avant-scène. Celle-ci représente un arrêt de bus urbain au cours d'une forte tempête de pluie. Deux micros sur pied, à l'avant de la paroi de verre, sont séparés de quelques mètres.*

*Le prologue commence par une musique de boléro : Los Panchos chantent *Por el amor de una mujer*.*

*On entend tomber la pluie. Celestina del Sol est debout à l'arrêt de bus. Trempée. Elle porte un petit shopping bag. Elle est vêtue d'une robe de femme enceinte légère et elle frissonne. Elle a l'air épuisée, comme quelqu'un qui marche depuis des jours. Il est impossible de dire son âge véritable. Impossible également de dire si elle est riche ou pauvre. Elle est très, très enceinte.*

*Pendant que le boléro joue, Celestina fait un signe du pouce, dans l'espoir d'être prise en stop, mais ce soir-là à Los Angeles il ne semble pas y avoir la moindre circulation. Elle fouille dans sa poche, en extrait des biscuits apéritifs qu'elle mange avidement, appréciant chaque bouchée.*

*Des phares de voiture balayaient Celestina. Son geste du pouce se fait plus insistant. Les phares glissent sur elle avant de disparaître. Déçue, Celestina mange un autre biscuit.*

*On attend que le boléro se termine ou diminue de volume. Un moment de silence. Puis les phares d'une autre voiture balayaient Celestina. Cette fois-ci, ils s'arrêtent sur elle. Elle garde le pouce en l'air, dans l'expectative. Un coup de klaxon l'avertit, et toute heureuse, elle quitte la paroi pour aller se placer derrière un des micros. Ceux-ci sont brusquement inondés de lumière rouge.*

*Aníbal de la Luna entre et va se placer derrière l'autre micro. Aníbal est un homme à la physionomie avenante, d'une trentaine d'années, portant un uni-*

*forme de personnel au sol d'American Airlines. Aníbal et Celestina jouent la scène suivante au micro. À aucun moment ils ne miment qu'ils sont en voiture. Pendant le prologue, la maison d'Aníbal dans le voisinage d'Echo Park\* à Los Angeles est mise en place. Opération dont la durée devrait correspondre à celle du prologue.*

CELESTINA.— (*tremblante*) Merci beaucoup de faire ça.

ANÍBAL.— Mon Dieu, vous êtes complètement trempée. Il y a un blouson sur le siège arrière.

CELESTINA.— (*mettant le blouson*) Merci.

*Un bref temps.*

ANÍBAL.— C'est pas Dieu possible de trouver quelqu'un dehors dans ce déluge. On dit que c'est la tempête du siècle.

CELESTINA.— Où suis-je ?

ANÍBAL.— À Los Angeles.

CELESTINA.— (*troublée*) Los Angeles ?

ANÍBAL.— À l'angle de Virgil et de Santa Monica.

CELESTINA.— (*ça ne veut rien dire pour elle*) Oh.

*Celestina ne dit plus rien. Elle se contente de frotter son ventre de femme enceinte et de regarder devant elle. Son silence met Aníbal un peu mal à l'aise.*

ANÍBAL.— Vous arrivez à le croire, une pluie pareille à Los Angeles? *Coño!* Des torrents furieux sur le boulevard Fairfax... des corps qui flottent dans la rivière... L'aéroport fermé... S'il avait lieu maintenant le Big One\*\*, au secours, arrêtez les frais, y aurait la moitié de la ville qui mourrait. Mais ça, c'est Los Angeles; des désastres à la pelle.

*Aníbal rit. Pas de réponse de Celestina.*

Avant je vivais à New York. J'ai habité dans tous les quartiers de New York à part Staten Island. Et Brooklyn. Et Queens. Et le fait est que New York, ça vous tue les gens au compte-gouttes, vous voyez? Un flingue par-ci, un couteau par-là, une baston au distributeur de carte bleue, des petites morts qu'on arrive encore à compter. Mais ça? Ce

---

\* Quartier multiethnique.

\*\* Le grand séisme tant redouté en Californie.

cauchemar de Los Angeles? C'est de la mort *en masse* là, de la destruction à grande échelle. Une inondation monstre à la mauvaise période de l'année et on compte les cadavres par centaines... l'atmosphère s'effondre sous l'effet de sa pesanteur toxique et il y a des milliers de gens qui crèvent... Le Big One finit par se produire, il s'engloutit cent mille âmes au *petit déjeuner*. Et je ne vous parle même pas de saison des incendies!

*Un temps. Celestina regarde Aníbal pour la première fois.*

CELESTINA.— Pourquoi vous ne retournez pas à New York?

ANÍBAL.— Vous rigolez? J'adore être ici. J'ai ma maison ici. Avec ces tapées de nanas sublimement belles qui me tombent du ciel ici. *Coño!* je vais pas me défilier!

*Pas de réaction de la part de Celestina. Elle mange tranquillement un biscuit, l'esprit ailleurs. Aníbal la regarde un long moment.*

Ça va?

CELESTINA.— Le camionneur qui m'a déposée arrêta pas de me tripoter les genoux et j'ai crié au viol.

ANÍBAL.— Combien de temps vous êtes restée là, dehors dans ce déluge?

CELESTINA.— Je ne sais pas.

ANÍBAL.— Vous ne savez pas?

CELESTINA.— Je n'ai pas de réveil... Je ne porte pas de montre... Je fais pas attention au « Temps »... Le « Temps » et moi, on est plutôt en bisbille!

ANÍBAL.— (*sans comprendre*) Oh! Où est-ce que je vous emmène?

CELESTINA.— Je ne sais pas.

ANÍBAL.— Où vouliez-vous aller en stop?

CELESTINA.— Nulle part. Je ne vais nulle part. Je ne sais pas où je vais. Je suis désolée.

ANÍBAL.— Vous faisiez de l'auto-stop comme ça? En plein dans un ouragan? Enceinte? Pour vous amuser?

CELESTINA.— Vous allez me poser beaucoup de questions?

ANÍBAL.— Pourquoi je vous emmène pas à l'hôpital? Demander à quelqu'un de s'occuper de votre bébé?